



**HAL**  
open science

## Préface de l’"Histoire de l’écriture romanisée du vietnamien"

Dan Savatovsky

► **To cite this version:**

Dan Savatovsky. Préface de l’"Histoire de l’écriture romanisée du vietnamien". Thị Kiều Ly Phạm. Histoire de l’écriture romanisée du vietnamien, Les Indes savantes, 2022, Vietnamica, 978-2-84654-616-4. hal-03989911

**HAL Id: hal-03989911**

**<https://hal.science/hal-03989911>**

Submitted on 14 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Préface

Il a fallu près de trois siècles aux missionnaires jésuites puis aux prêtres des Missions Étrangères de Paris pour mettre au point une transcription alphabétique satisfaisante de la langue qu'ils nommaient l'*annamite* – autrement dit le vietnamien. Cette transcription a fini par être admise dans l'usage courant, fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de la colonisation française, sous le nom de *chữ quốc ngữ* (« graphie de la langue nationale », en abrégé *quốc ngữ* dans les textes d'époque) – une désignation en quelque sorte autonymique, on le voit – avant d'être consacrée comme écriture officielle en 1945, alors que le Viêt Nam était en passe de recouvrer sa souveraineté.

Les obstacles furent nombreux: originaires de différents pays européens (Portugal, Italie et France, pour la plupart), les premiers missionnaires transcrivaient diversement ce qu'ils entendaient à travers le crible phonologique de leur langue maternelle; la variété des dialectes déjouait en partie les tentatives de standardisation; et quant aux mutations phonétiques survenues sur une aussi longue durée, elles finissaient par rendre caducs ou ambigus, de loin en loin, certains des graphèmes précédemment choisis. À ces difficultés d'ordre proprement linguistique, il faut ajouter les obstacles politiques: la scission, depuis 1570, du Đại Việt<sup>1</sup> en deux états distincts, sans relations directes entre eux, la Cochinchine, au Sud, et le Tonkin, au Nord, obligeait les jésuites, durant toute la période où leur mission était placée sous le régime du *padroado* portugais, à passer par Macao<sup>2</sup> pour se rendre d'un état à l'autre. Et, à toutes époques – quel que soit l'ordre, la congrégation ou la *société* dont ils relevaient – les missionnaires furent fréquemment interdits d'exercice ou de séjour par les autorités locales, contraints de se réfugier à Macao, au XVII<sup>e</sup> siècle, et plus tard au Siam ou à Pondichéry, ou bien encore dans l'île de Penang, en pays malais, où les pères des Missions Étrangères avaient fondé

---

<sup>1</sup> Le Viêt Nam d'alors, que les Européens nommaient *Annam*.

<sup>2</sup> Macao était le siège de la vice-province jésuite du Japon, dont dépendaient aussi les missions de Chine et d'Annam. C'est à Macao, en 1594, qu'Alessandro Valignano – *visiteur* pour l'Asie de la Société de Jésus et promoteur actif des pratiques d'inculturation – fonde le collège São Paulo, où une bonne partie des jésuites envoyés par la suite en mission dans tout l'Extrême-Orient, en Cochinchine et au Tonkin notamment, recevront un solide complément de formation.

en 1808 un collège destiné à accueillir des séminaristes issus de toutes les contrées d'Asie orientale afin de les former au sacerdoce.

Le vietnamien constitue une exception parmi les actuelles langues officielles et/ou nationales de l'Extrême-Orient continental. À la différence des diverses langues chinoises, dotées d'une écriture logographique<sup>3</sup>, à la différence aussi du thai, du birman, du khmer, du lao ou du tibétain qui disposent, parmi d'autres langues orientales, d'une écriture alphasyllabaire, ou bien encore du coréen, qui s'écrit dans un alphabet spécifique (le hangeul) – le vietnamien est la seule langue de la région pour laquelle on utilise exclusivement, de nos jours, l'alphabet dit *latin*. En Asie, plus largement, les tentatives de transcription en alphabet de type latin, de *romanisation* des écritures (comme on dit), ont été rarement validées par l'usage: celles d'un grand nombre de langues ou de parlars sont ainsi tombées dans l'oubli.

Le cas du vietnamien est donc bien singulier, tout spécialement parmi les langues des peuples marqués par l'influence culturelle et politique de la Chine et par le confucianisme. L'ouvrage de Phạm Thị Kiều Ly a pour premier mérite d'expliquer cette singularité en retraçant l'histoire du *chữ quốc ngữ*. Une histoire longue que l'auteure ne borne pas, comme c'est souvent le cas, aux premières étapes de son invention – étapes fort bien documentées, du reste – mais qu'elle poursuit bien au-delà des tâtonnements de cette période pionnière, en s'attachant à toutes les adaptations, à tous les changements (ou tentatives de changements) successivement introduits, du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.

La périodisation retenue par Phạm Thị Kiều Ly est à cet égard parfaitement raisonnée et il est heureux qu'elle l'ait justifiée dans l'ouvrage: en matière d'histoire, en effet, « les périodisations servent à rendre les faits pensables<sup>4</sup> » 1615-1919? L'an 1615, date de l'implantation des premiers jésuites en Cochinchine, paraît s'imposer de lui-même comme *terminus a quo* de l'étude. Ce seuil ne va pourtant pas de soi, s'agissant de l'histoire d'une écriture et pas de celle d'une mission. La plupart des premiers historiens du *chữ quốc ngữ* à s'être intéressés aux fonds d'archives jésuites, depuis Léopold Cadière (années 1930) jusqu'à Đỗ Quang Chính (années 1970), en passant par Nguyễn Khắc Xuyên (années 1960), estiment que les graphies romanisées n'apparaissent pas dans les manuscrits avant 1621. Or le premier document présenté par Phạm Thị Kiều Ly est plus ancien. Il s'agit d'un rapport anonyme, intitulé *Missão de Cochinchina* (rédigé donc en portugais), daté de 1617, et qui porte sur l'activité des missionnaires depuis le début de leur installation. Ce rapport ne comporte qu'une seule occurrence de transcription alphabétique (la toute première qui nous soit parvenue ?) : le

---

<sup>3</sup> En Chine, le pinyin – système alphabétique – est surtout enseigné aux apprentis lecteurs/scripteurs, qu'il s'agisse d'étrangers, de jeunes enfants tout juste scolarisés ou d'adultes accédant sur le tard à la littérature.

<sup>4</sup> Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984, p. 162.

mot *Chúua* qui signifie « seigneur<sup>5</sup>. » Il ne faut pas s'étonner d'une telle précocité: dès le début de leur séjour, devant la nécessité impérieuse de maîtriser la langue des populations autochtones – condition *sine qua non* de réussite pour leur projet d'évangélisation – la transcription alphabétique a dû apparaître, aux yeux de ces pères missionnaires, comme dans la plupart des autres terres de mission, le principal outil d'apprentissage envisageable. Un outil prenant la forme de listes de mots pour commencer – listes dressées le plus souvent par chacun pour son usage personnel, puis assez vite structurées en lexiques; des lexiques bientôt transmis de main en main et enrichis d'un père à l'autre, d'un lieu de prédication et de catéchèse à un autre, ce qui supposait l'établissement et le partage de normes communes de transcription, avant de s'organiser à leur tour en de véritables dictionnaires bilingues ou multilingues.

L'assignation du terme de la période étudiée est peut-être encore moins évidente que celle du point de départ, mais elle est tout aussi fondée: 1919 est la date du dernier concours de recrutement des mandarins organisé à la Cour de Hué; elle marque la fin de l'obligation de maîtriser les sinogrammes, à côté du *chữ quốc ngữ*, dans l'administration royale. Ce *terminus ad quem* n'est donc pas significatif du point de vue de l'histoire « interne » de l'écriture romanisée: les projets de réforme de son orthographe au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, conçus notamment par des administrateurs coloniaux français qui s'étaient faits grammairiens en cherchant à mieux conformer à la graphie du français un système qu'ils estimaient trop proche de celle du portugais, ces projets n'avaient pas abouti; le *chữ quốc ngữ* était quasiment fixé depuis plus d'un demi-siècle déjà et il est demeuré depuis sans changements. Du reste, tant que l'écriture romanisée ne fut pas employée en dehors du milieu étroit des missionnaires, étendu par la suite à celui des séminaristes et prêtres tonkinois ou cochinchinois, c'est-à-dire durant tout le XVII<sup>e</sup>, le XVIII<sup>e</sup> et la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les auteurs de ses perfectionnements successifs pouvaient prétendre atteindre à l'idéal visé par tout créateur *ex nihilo* ou par tout réformateur d'un système de notation alphabétique: garantir la correspondance bi-univoque entre phonies et graphies ou bien la rétablir quand les variations dialectales, les changements phonétiques, l'absence de langue orale standard et/ou les innovations intempestives des scribes et des copistes avaient pu la mettre à mal. Mais à partir du moment où le *chữ quốc ngữ* était largement diffusé et que les populations éduquées et alphabétisées étaient devenues plus nombreuses, que les lettrés

---

<sup>5</sup> *Chúa* en *chữ quốc ngữ* moderne. Le mot « seigneur » n'a sans doute pas ici une valeur générique. Il s'agit du titre porté par les successeurs du *Chúa Nguyễn Hoàng* (1525-1613), qui exerçaient le pouvoir réel en Cochinchine, de la même manière que ceux du *Chúa Trịnh Kiêm* (1539-1572) l'exerçaient au Tonkin – la souveraineté nominale étant toujours détenue par les rois de la dynastie Lê. En 1619, ce sont des noms de lieux qui apparaissent dans un nouveau rapport: *Fayfô* (noté ailleurs *Fayfó*, la même année) et *Nuocmã* (respectivement *Hải phố* et *Nước mận* en *chữ quốc ngữ* moderne); ce qui est remarquable dans ces graphies, c'est le recours à des diacritiques, bien qu'ils ne servent pas encore à noter les tons: le signe suscrit sur la dernière lettre de *Nuocmã*, ayant sans doute la même valeur que le tilde de l'orthographe portugaise, sert à noter la nasale /ã/. Puis, dans plusieurs manuscrits de 1621, on trouve des toponymes, des noms de personnes ou de fonction: les mots *unguê* et *sai* qui correspondent respectivement, en *chữ quốc ngữ* moderne, à *ông nghè* /oŋ<sup>1</sup> ɲe<sup>2</sup>/, 'docteur' et à (*ông*) *sãi* /saj/, 'bonze', ou le patronyme d'un catéchiste cochinchinois dénommé *Dang* (*Đặng* ou *Đáng* dans le *chữ quốc ngữ* d'aujourd'hui).

vietnamiens eux-mêmes se l'étaient en grande majorité approprié – y compris quand ils refusaient l'ordre colonial français –, toute nouvelle réforme orthographique apparaissait trop coûteuse en termes économiques, éducatifs et culturels.

Si le seuil de 1919 ne représente donc pas une rupture décisive du point de vue de l'histoire des systèmes d'écriture, c'en est une, en revanche, pour ce qui touche à l'histoire politique et culturelle du Viêt Nam. Le choix de cette borne périodique signale que Pham Thị Kiêu Ly s'intéresse autant aux usages sociaux des systèmes graphiques qu'à leur genèse. Et qui dit usages sociaux, dit représentations de la langue, concurrences des imaginaires linguistiques, querelles ou débats sur les qualités respectives des écritures en présence – comme ceux que les intellectuels vietnamiens ont eus, fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle, pour décider si le *chữ quốc ngữ* devait simplement coexister avec les sinogrammes et le *chữ nôm* (l'écriture « démotique »), ou bien se substituer à eux, ce qui risquait de mettre en péril la transmission de tout un héritage littéraire auquel les nouvelles générations ne pourraient plus avoir directement accès: celui du Viêt Nam, bien entendu, mais aussi celui de la Chine. « Si la graphie est bien une *représentation*, elle transcrit moins des sons qu'une image de la langue, une conception de l'écriture, une théorie du signe. La querelle lui est donc constitutive, qui met en jeu l'oral et l'écrit, l'usage et la raison, la mémoire et l'oubli. Le débat lui est nécessaire pour autant qu'il dévoile les intentions et désigne les pouvoirs<sup>6</sup> ».

Pham Thị Kiêu Ly montre de manière convaincante, dans cette perspective, comment les finalités de l'usage de l'écriture romanisée ont évolué dans le temps long de son histoire: moyen d'apprentissage destiné aux prêtres européens, pour commencer, cette écriture se transforme, dans les cercles ecclésiastiques, en moyen de communication entre les prêtres européens et les prêtres autochtones. Les catéchistes vietnamiens, d'abord seulement cantonnés à ce rôle par les jésuites puis, après 1658, formés et désormais ordonnés prêtres par les vicaires apostoliques français, deviennent alors les acteurs principaux de sa transmission à leurs confrères compatriotes et aux membres européens du clergé séculier. Enfin, le *chữ quốc ngữ* se répand dans toute la société vietnamienne dès le début de la colonisation française en Cochinchine (1858), puis au Tonkin (1884); il est alors progressivement adopté par l'administration (la coloniale et la royale), les enseignants (et leurs élèves), les écrivains, les éditeurs...

Le cadre dans lequel Pham Thị Kiêu Ly inscrit son travail est cependant plus large que celui de l'histoire et de la typologie des systèmes graphiques ou celui de l'histoire sociale des pratiques d'écriture et de lecture, au sens strict. Ce cadre historique plus large est celui de la *grammatisation*, notion introduite par Sylvain Auroux pour désigner l'outillage technologique des langues qui a conduit à leur description et souvent, par là, à leur standardisation. La romanisation de l'écriture des langues

---

<sup>6</sup> Bernard Cerquiglini, *Le roman de l'orthographe. Au paradis des mots, avant la faute...*, Hatier, 1996, p. 9

du monde, qu'elles fussent déjà dotées d'un système graphique d'un autre type (voire de deux systèmes, comme le vietnamien), ou qu'elles n'en possédassent encore aucun (l'immense majorité d'entre elles, en Amérique, en Asie, en Afrique), participait d'un projet d'ensemble, d'ordre à la fois religieux, stratégique, politique, économique, ethnographique (dirions-nous) et linguistique. Le volet linguistique de l'entreprise reposait pour l'essentiel sur un savoir emprunté par les missionnaires à la grammaire du latin, dont ils avaient acquis les bases au séminaire ou au collège. Ce savoir – la *grammaire latine étendue* – constituait un modèle qu'il avait fallu adapter aux spécificités des langues découvertes dans les nouvelles terres de mission, ce qui avait requis qu'on crée des méthodes d'abord empiriques, puis assez vite formalisées et théorisées, de recueil et de traitement des données langagières. L'institution et le perfectionnement de l'écriture romanisée ont donc été accompagnés, au Viêt Nam, comme partout ailleurs dans le monde colonisé et les terres à évangéliser, d'une intense activité de réflexion métalinguistique, une activité réifiée dans des *artes grammaticae* et dans des dictionnaires. S'agissant du Viêt Nam, cette production forme un ensemble imposant de sources documentaires – non publiées dans certains cas – que Pham Thị Kiêu Ly a su identifier et étudier d'une manière qu'on peut dire exhaustive<sup>7</sup>.

Mais plus encore que les sources imprimés ou destinées à l'être, c'est le recours aux pièces d'archives qui constitue l'aspect le plus important de son travail. Il faut souligner à quel point, en réalisant les tâches qui consistent à dépouiller, déchiffrer, classer, sérier, traduire (le plus souvent) – bref à *établir* en vue de les analyser – une masse considérable de documents manuscrits (correspondances diverses, comptes-rendus de mission, traités de grammaire, écrits de toute nature...), Pham Thị Kiêu Ly montre qu'elle dispose d'un savoir-faire éprouvé d'historienne et de philologue. Ce savoir-faire tient parfois de l'enquête policière ou de l'investigation graphologique quand il s'agit, par exemple, d'établir l'antériorité de telle innovation scripturale ou d'en identifier l'auteur en comparant des calligraphies, de retracer la chronologie des manuscrits et, en relevant les erreurs reconduites d'un manuscrit à l'autre, d'en dresser la généalogie ou de distinguer l'original de ses copies. La résolution de ces énigmes pourrait paraître un simple jeu d'érudition mais elle répond en réalité, plus sérieusement, à la mise en œuvre d'une bonne méthode philologique, celle de la critique orthodoxe des textes où l'erreur partagée sert de critère pour regrouper les sous-familles de textes dans une même tradition ou dans une même série éditoriale ou scripturale.

<sup>7</sup> Outre le présent ouvrage, qui porte plus particulièrement sur la création de l'écriture, Pham Thị Kiêu Ly a consacré plusieurs articles au volet grammatical de la linguistique missionnaire du vietnamien, dont certains ont été adaptés de la thèse qu'elle a soutenue en 2018 à l'Université Sorbonne nouvelle: « The True Editor of the *Manuductio ad Linguam Tunkinensem* (Seventeenth- to Eighteenth-Century Vietnamese Grammar), *Journal of Vietnamese Studies*, 14-2, 2019, p. 68-92; « Les deux premières grammaires vietnamiennes écrites en latin (1651 et 1838) », *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, 30-2, 2020, p. 66-102; « Vietnamese Grammars Composed by Missionaries from the Missions Étrangères de Paris during the Nineteenth Century », in Otto Zwartjes & Paolo Detroia (eds), *Missionary Linguistics VI*, Amsterdam, John Benjamins, 2021, p. 201-215; « The Romanised Writing of Vietnamese: a Unique Case in Far East » (co-écrit avec Mariangela Albano), in Dan Savatovsky, Mariangela Albano, Pham Thị Kiêu Ly & Valérie Spaëth (eds), *Language Learning and Teaching in Missionary and Colonial Contexts*, Amsterdam, Amsterdam University Press (à paraître).

Un travail de ce type exige donc minutie et rigueur; ce n'est cependant pas l'expression d'une passion triste. Qui n'a pas entrepris des recherches dans un fonds d'archives ignore l'espèce d'excitation joyeuse qui vous saisit quand on vous remet des registres ou des cartons savamment ficelés, dont l'état de l'emballage laisse imaginer que vous êtes l'un des premiers sinon le premier à les ouvrir depuis qu'ils ont été déposés, il y a deux cents, trois cents ou même quatre cents ans de cela, comme c'est parfois le cas de la série des rapports annuels que les jésuites envoyaient à leur provincial de Macao (désormais conservés à Lisbonne et/ou à Rome) ou au général de leur Compagnie, à Rome, ou bien des lettres que les prêtres des Missions Étrangères adressaient à leur hiérarchie, à Paris.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que toutes les pièces d'archives ici exploitées fussent inconnues ou méconnues, loin de là. Beaucoup d'entre elles ont été découvertes et étudiées par d'autres chercheurs qui se sont penchés sur la romanisation de l'écriture du vietnamien ou sur la grammatographie de cette langue. C'est le cas du texte dit *de Macao*, un document de 1632 – porté par Roland Jacques à la connaissance du public – sorte de pierre de Rosette de trois des langues d'Extrême-Orient que les jésuites ont cherché à doter d'un alphabet, fin XVI<sup>e</sup>-début du XVII<sup>e</sup> siècle: le japonais, le chinois et le vietnamien. « Pierre de Rosette » : même si elle n'est pas entièrement exacte si l'on songe à la stèle égyptienne conservée au Bristish Museum, la comparaison que Pham Thị Kiêu Ly emploie pour caractériser cette traduction trilingue du *Pater noster* est cependant bien venue. Une traduction assortie par les missionnaires de commentaires, de tout un appareil métadiscursif où l'on voit comment, à travers la mise en regard des trois langues, surgit à leur conscience linguistique, ou parfois sur un mode simplement épilinguistique, certaines de leurs propriétés typologiques communes ou respectives, c'est-à-dire, dans le cas du chinois et du vietnamien, le caractère monosyllabique de ce qu'on ne nommait pas encore, à cette époque, les langues isolantes et l'existence d'un système de tons – le japonais, langue agglutinante et non tonale, se distinguant à cet égard des deux autres.

Ce document est important parce qu'il signale peut-être aussi l'intention sous-jacente, chez ces pères jésuites réunis à Macao, de trouver – au-delà des conventions graphiques communes aux langues dont ils cherchaient à romaniser l'écriture sur des bases stabilisées – des conventions graphiques universelles applicables à toutes les langues du monde. La romanisation conjointe des écritures ainsi menée, c'est-à-dire impliquant une proto-phonologie contrastive, a contribué, comme l'écrit l'auteure, « à la naissance d'une pensée typologique, à l'éclosion d'écoles et de théories linguistiques dans l'Europe de l'Âge classique. Il est ainsi certain que l'émergence de l'idée même d'une *grammaire générale et raisonnée* dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle est liée au constat de la pluralité des langues du monde, même si, en l'absence d'une typologie consistante et d'une véritable méthode de comparaison, il faudra attendre encore plus d'un siècle et demi pour que, dans le cadre de la

grammaire comparée, cette diversité soit prise en compte de manière systématique par la science du langage ».

Si le texte de Macao était déjà connu, le *Dictionarivm Annamiticvm Lvsitanvm, et Latinvm* d'Alexandre de Rhodes (1651) l'était aussi, bien entendu, et bien plus encore. Le véritable apport de Pham Thị Kiều Ly, s'agissant d'écrits fondateurs comme celui-là, c'est de les avoir situés dans leur contexte et de les avoir ramenés à leurs conditions d'élaboration, d'avoir montré qu'ils sont le résultat d'une longue maturation et qu'ils inaugurent à leur tour une longue période d'ajustements progressifs de l'écriture romanisée jusqu'à sa stabilisation. Or seule la lecture et l'analyse de la série des manuscrits jésuites, notamment ceux qui ont été produits dans la période cruciale 1627-1634, minutieusement dépouillés et commentés un par un dans l'ouvrage, pouvait permettre de contextualiser l'entreprise, de mettre en évidence les tâtonnements, les hésitations, les erreurs, les repentirs ou les retours en arrière auxquels elle a donné lieu. Une œuvre en progrès, donc, une œuvre collective surtout, dont il s'agissait de retracer les étapes, qui se caractérise par une pensée linguistique d'abord inchoative et implicite, puis de plus en plus clairement réflexive, une œuvre qu'on ne peut réduire à ses résultats, à ses produits (les grammaires et dictionnaires imprimés) mais dont il était essentiel d'étudier le processus même de production. Bref, le mérite principal de cet ouvrage, à cet égard, est d'avoir reposé sur un travail d'histoire sérielle, sans lequel la description de l'élaboration de l'écriture romanisée n'aurait pas été possible.

Une telle prise de conscience de la part des pères jésuites est d'autant plus remarquable qu'en Chine, puis au Viêt Nam, ils ont identifié des phénomènes linguistiques que leurs prédécesseurs, ceux qui avaient œuvré sur le continent américain en particulier, n'avaient guère aperçus jusque là. S'agissant des langues amérindiennes avec lesquelles les missionnaires avaient été en contact au cours du XVI<sup>e</sup> siècle et dont certaines étaient tonales, elles aussi, il convient de rappeler qu'aucune d'entre elles n'avait alors été reconnue pour son système de tons. Pham Thị Kiều Ly sait expliquer comment et pourquoi la reconnaissance et la description des langues à tons a été rendue possible grâce à l'entrée en contact avec les langues isolantes d'Extrême-Orient. Elle montre aussi pourquoi la notation du système vocalique vietnamien a posé de grandes difficultés aux jésuites qui avaient le plus grand mal à transcrire les rimes et ont commis des erreurs dans un premier temps. Cela peut s'expliquer par le caractère monosyllabique du vietnamien – qui exige une plus grande rigueur dans le respect des oppositions phonologiques – et par la richesse des rimes dans cette langue où un simple changement d'aperture vocalique peut entraîner un changement de sens.

Mais l'ouvrage ne présente pas seulement un intérêt pour l'histoire de la linguistique – c'est-à-dire, plus précisément, pour le volet asiatique de ce qu'Otto Zwartjes et d'autres ont nommé la *linguistique missionnaire* – ni même seulement pour les liens que l'histoire interne de la linguistique vietnamienne (sa grammatisation) entretient avec l'histoire politique et culturelle du pays (son histoire externe). Il présente aussi un intérêt puissant pour l'histoire de la langue elle-même, pour la



phonologie historique du vietnamien. Et ici, à côté de ses qualités d'historienne de la linguistique, Pham Thị Kiều Ly fait preuve d'incontestables qualités de linguiste.

D'autres avant elle, comme Kenneth Gregerson ou comme Michel Ferlus surtout, à qui l'auteure doit beaucoup, ainsi que des linguistes vietnamiens – Lê Ngọc Trụ, Võ Xuân Trang ou Nguyễn Tài Cẩn, en particulier – avaient déjà souligné tout l'intérêt que présentait le *Dictionarivm* de Rhodes pour la connaissance du vietnamien moyen, c'est-à-dire de la langue parlée en Cochinchine et au Tonkin au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Pham Thị Kiều Ly inscrit à cet égard son travail dans le prolongement du leur. Mais elle va au-delà. Son apport original est double.

Elle établit d'abord que si la méthode de transcription utilisée par les jésuites n'a pas été fixée avant un certain temps, ce n'est pas seulement parce que le matériel graphique dont ils se sont servis était hétérogène, mais aussi parce qu'ils ont eu recours à des informateurs provenant de diverses régions du Đại Việt et donc que les variantes graphiques du *Dictionarivm* – un ouvrage qui agrège des données recueillies pendant une trentaine d'années – correspondent pour partie à des variétés dialectales. Des variétés qu'elle s'est attachée à identifier de manière systématique, ce qu'on n'avait guère entrepris jusqu'ici. Le dictionnaire de Rhodes présente souvent deux graphèmes pour un même phonème, indiquant ainsi sa forme ancienne et sa forme émergente ou bien une forme en voie de standardisation et l'une de ses diverses formes régionales. Le dictionnaire de Rhodes et tous les manuscrits étudiés par Pham Thị Kiều Ly la conduisent donc, d'une part, à retracer l'évolution du système phonologique, d'autre part, à relever certaines des variantes dialectales de la même forme.

Par ailleurs, l'ouvrage représente une véritable recherche de linguistique diachronique. Une chose, en effet, est de montrer que les données fournies par Alexandre de Rhodes permettent d'accéder à un certain état de langue, celui du vietnamien moyen; bien qu'historique, le point de vue adopté demeure alors synchronique. Autre chose est de suivre, comme Pham Thị Kiều Ly le fait aussi, l'évolution de la langue dans la période qui précède immédiatement celle du vietnamien moyen, puis du vietnamien moyen jusqu'au vietnamien contemporain.

La transcription du vietnamien en alphabet de type latin se fait à un moment où la langue contient encore des traces de groupes consonantiques que l'on ne trouve aujourd'hui que dans les langues sœurs du groupe viet-muong<sup>8</sup>. De plus, la langue comprend alors des phonèmes spécifiques, les spirantes initiales, qui évolueront et se stabiliseront en sonantes. Les jésuites ont su très tôt choisir des lettres adéquates pour transcrire les consonnes initiales du vietnamien. Les initiales qui ont évolué du XVII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle vers de nouvelles unités ont pu être transcrites par des graphèmes déjà disponibles. Si l'on prend l'exemple des groupes consonantiques /bɫ/, /tɫ/ ayant évolué en /t/ et/ou en

---

<sup>8</sup> Michel Ferlus, « Évolution vers le monosyllabisme dans quelques langues de l'Asie du Sud-Est », *Exposé devant la Société de Linguistique de Paris*, séance du 23 novembre 1996. <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00927456/>

/ʒ/, notés par les digrammes *tr* et *gi*, ou bien celui du groupe /ml/ ayant évolué en /ɲ/ ou /m/ ou /l/, notés respectivement par les graphèmes *nh*, *m*, *l*, ces signes avaient déjà été introduits par les jésuites dans l'alphabet romanisé du vietnamien. Lorsque l'évêque Pigneau[x] de Béhaine et ses élèves composent leurs deux dictionnaires, en 1772-1773, il leur suffit de les utiliser sans avoir à en créer de nouveaux.

Quant aux graphèmes *bl-*, *ml-*, *tl-*, *pl-*, *mnh-* qui notent les cinq groupes consonantiques /βl/, /ml/, /tl/, /pl/, mɲ/, ils apparaissent dans le dictionnaire d'Alexandre de Rhodes, en 1651, comme les derniers témoins d'un moment décisif du processus d'évolution du système consonantique – un processus en deux phases : amuïssement (spirantisation) de la médiale, puis chute de la présyllabe. Le *Dictionarivm* de Rhodes atteste aussi la survivance d'autres graphèmes de nos jours abandonnés, *ϕ/ϕě* et *d/dě*, qui témoignent eux-mêmes de l'existence des deux spirantes /β/ et /ð/ à l'étape intermédiaire de la spirantisation des consonnes initiales. Sans les graphies spécifiques utilisées pour les anciennes initiales spirantes, aujourd'hui disparues, il aurait été impossible de restituer ces unités phonétiques et donc de comprendre la phonétique historique du vietnamien. Ces éléments de linguistique diachronique, qui n'ont pas tous pu trouver place dans l'ouvrage ici présenté, sont exposés de manière plus complète dans la thèse soutenue par Pham Thị Kiêu Ly en 2018 et feront l'objet sans tarder, on le souhaite vivement, d'une publication dans une revue spécialisée.

Les changements phonétiques ultérieurs qui ont affecté le vietnamien sont également décrits dans son ouvrage par Pham Thị Kiêu Ly à travers les phases intermédiaires dont témoignent les dictionnaires successifs du XVIII<sup>e</sup> siècle (Pigneau[x] de Bréhaine), du début du XIX<sup>e</sup> siècle (Taberd) et de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Aubaret, Theurel, etc.). La méthode est sérielle ici aussi mais, au lieu de porter – comme pour la phase de création de l'écriture romanisée – sur une période courte mais dense, elle s'applique à une période dont l'empan est beaucoup plus large, qui est par ailleurs beaucoup moins riche en documents à analyser, qui a été beaucoup moins étudiée jusqu'ici, mais elle présente l'intérêt de mettre en évidence, précisément parce que l'évolution se déploie sur le long terme, les mutations du système vocalique et surtout consonantique qui ont abouti au vietnamien d'aujourd'hui. Sous cet aspect aussi, l'ouvrage de Pham Thị Kiêu Ly fera date.

Dan Savatovsky

(Université Sorbonne nouvelle,

Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques)